

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 21 août 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

Il se laissait aller, il s'abandonnait complètement, et s'il se rasait et changeait de chemise deux fois par semaine, c'était plutôt par habitude que par respect pour les autres et pour lui-même. N'ayant plus qu'une pensée, une idée fixe, il agissait en quelque sorte comme une machine.

Plus que jamais il fréquentait les cimetières. On le voyait passer comme un spectre errant au milieu des tombes et des monuments funèbres. Le silence qui entourait les morts plaisait à sa misanthropie. Les gémissements du vent dans les acacias, les saules pleureurs et les cyprès semblaient répondre à sa désolation.

Il avait complètement perdu l'inspiration poétique ; la muse mécontente avait abandonné l'ingrat. N'ayant plus de goût à rien, il ne travaillait plus. Une étude littéraire sur lord Byron et une autre sur Pétrarque restaient inachevées sur sa table et disparaissaient sous la poussière. Ses vieux amis d'autrefois, les livres, étaient absolument oubliés, il ne leur donnait même plus un regard.

Quelquefois, le soir, avant de rentrer chez lui, ne sachant où aller ni comment tuer le temps, et par un bizarre contraste d'humeur, il entra dans un de ces bals publics du boulevard extérieur qui, naguère, lui inspiraient un invincible dégoût.

Espérait-il, en entendant le bruit des instruments de l'orchestre, en voyant les autres se livrer à la joie, espérait-il s'égayer lui-même et changer le cours de ses pensées ?

Il s'assayait à une table, dans un coin, afin de s'isoler le plus possible, se faisait servir un verre de bière, et pendant deux ou trois heures, il restait là, immobile, les sourcils froncés, les yeux mornes, écoutant la musique qui lui déchirait les oreilles, regardant avec autant de mépris que de pitié les gambades ridicules et grotesques, les contorsions, les grimaces et les gestes écœurants des jeunes fous et des filles éhontées, qui luttèrent de grossièreté pour obtenir les applaudissements cyniques de la galerie.

Parmi les bals publics qui existaient alors à Montmartre, un entre autres, qui n'existe plus, avait acquis une certaine renommée, bien plus assurément par la position qu'il occupait sur le plateau de la butte, au sud-est, que par son luxe, l'élégance et la distinction de ses habitués. L'établissement, qui comprenait avec le bal un restaurant, un débit de vins et liqueurs, s'appelait la Tour Solférino. On avait donné ce nom à une construction bâtie avec de la brique, ayant une certaine hauteur et représentant, en effet, une tour carrée. La tour avait plusieurs étages, autant de salons de société pour le restaurateur. De là, le

point de vue était magnifique, car on découvrait tout Paris et, plus loin que Paris, les hauteurs de Châtillon et le château de la terrasse de Meudon. La tour Solférino, qui n'est plus qu'un souvenir, avait été élevée, après la guerre d'Italie, sur les fondations mêmes d'une autre tour, au sommet de laquelle existait l'ancien télégraphe. L'administration des télégraphes avait depuis longtemps abandonné la tour, qui lui était devenue inutile, après l'application de l'électricité à la télégraphie.

Or, la tour Solférino, construite sur les ruines de la tour du télégraphe, fut elle-même détruite en 1871, pendant la Commune, et le restaurant et le bal ont en même temps disparu. Aujourd'hui, presque tout le terrain qui dépendait de la tour Solférino est occupé par les chantiers et les matériaux de construction de l'église du Sacré-Cœur, qui va s'élever sur la hauteur de Montmartre, regardant Paris.

Le bal de la Tour Solférino se trouvait au milieu d'un jardin ; c'était un vaste hangar dont la toiture était supportée par des piliers ou colonnes

coup de blouses, quelques paletots, rarement une redingote. On y entendait parler la langue des faubourgs et même l'argot des voleurs. Le jour il avait une physionomie particulière : on était sûr d'y trouver en grand nombre des jeunes filles généralement jolies, des gamines de douze à seize ans qui, sous un prétexte quelconque, parvenaient à échapper à la surveillance maternelle pour venir prendre dans ce lieu impur le goût du plaisir, de la paresse, et se familiariser avec la honte du libertinage.

Que ceci soit un avis aux mères de famille. On ne saurait leur répéter trop souvent : Prenez garde ! veillez, veillez sur vos filles : sachez qu'elles fréquentent, éloignez de leurs yeux les mauvais exemples.

A ce sujet, qu'il nous soit permis de nous étonner qu'aujourd'hui encore, l'entrée d'un bal public ne soit pas absolument interdite aux jeunes filles âgées de moins de dix-sept à dix-huit ans.

On n'élèvera jamais assez de barrières contre le vice. N'oublions pas que, si elle est possible, c'est plus encore à la femme qu'à l'instruction répandue partout, que nous devons notre régénération sociale.

Un dimanche soir, entre neuf et dix heures, Jacques Sarrue, qui était venu se promener de ce côté de la butte Montmartre, entra à la Tour Solférino. Après s'être arrêté un instant pour regarder les danseurs, ce n'était pour lui une chose ni curieuse, ni divertissante, il alla s'asseoir sous un berceau au fond du jardin.

A cette heure avancée de la nuit, les bosquets étaient dans une obscurité profonde. Peut-être n'avaient-ils pas été éclairés dans la soirée, le vent ayant constamment soufflé avec une certaine violence. On pouvait supposer aussi qu'ils étaient déserts, attendu que si quelques-uns abritaient des couples d'amoureux, on ne pouvait les voir. Il est vrai que Sarrue avait des oreilles ; mais, dans un endroit public, les amoureux prudents ont assez l'habitude de causer à voix basse. Du reste, sans compter le vent qui agitait les branches et faisait bruire les feuilles du houblon et de la vigne vierge, le tapage infernal du piston et de la clarinette suffisait pour empêcher d'entendre.

Sarrue était assis depuis un quart d'heure, regardant à travers le feuillage les effets produits par la réverbération du gaz allumé, lorsque, tout à coup, il entendit piétiner à côté de lui.

Deux individus, un homme et une femme, venaient d'entrer et de s'asseoir sous le

berceau voisin de celui où se trouvait Sarrue.

— Deux amoureux qui viennent roucouler la vieille et toujours nouvelle chanson du printemps de la vie, se dit le poète.

Et un sourire amer glissa sur ses lèvres.

Il allait se retirer pour ne pas être le témoin indiscret d'une effusion plus ou moins vive, lorsqu'un nom prononcé le fit tressaillir et le cloua sur le banc qui lui servait de siège.

Une voix de femme venait de dire quelques mots parmi lesquels était mêlé le nom de Georgette, le seul mot qu'il eût distinctement entendu.

Il se blottit dans un coin, se faisant le plus petit possible, et, la main appuyée sur son cœur, qui battait à se briser, il tendit l'oreille.

Les deux inconnus devaient être persuadés que nul ne pouvait les entendre, car ils négligèrent de prendre la précaution de parler tout bas.



Albertine et celui qu'elle appelait Hector se levèrent et sortirent du bosquet. — (Page 70, col. 3).

de bois. Autour de la salle, très aérée, il y avait des bancs et derrière les bancs des tables pour les buveurs. Le jardin, entouré d'une haie très épaisse, se prolongeait sur le flanc de la butte ; on y avait construit, au milieu des buissons et des massifs d'arbustes, des tonnelles et des bosquets sous lesquels on dinait le soir, quand le temps était beau, à la lumière des verres de couleur et des lanternes vénitienes.

Le restaurant était ouvert tous les jours, mais il n'y avait bal que le dimanche. Il commençait à deux heures et durait jusqu'à sept heures le jour. Il reprenait à huit heures pour se continuer jusqu'à minuit. Alors, pour ne pas contrevenir aux ordonnances de police, tout le monde s'en allait et les lumières étaient éteintes.

Ce bal ressemblait à tous les autres, mais on y voyait plus de casquettes que de chapeaux ; beau-